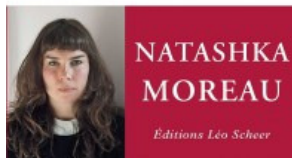


SANS HISTOIRE

Natashka Moreau fait partie de ces jeunes écrivaines qui ne cherchent jamais à anticiper le succès et qui prennent la plume pour évoquer des états d'humeur. Complètement centrée sur les émotions vécues par un de ses personnages, elle tisse une prose qui vise l'efficacité et la justesse. Coincée dans

NATASHKA MOREAU

SANS HISTOIRE



la linéarité du quotidien, une femme se rend compte qu'elle aimerait que quelque chose lui arrive et que, malgré ses appréhensions, elle se met à participer au ballet du monde qui vibre autour d'elle. La naissance d'un enfant fait partie des imprévus qui bouleversent ses habitudes. Que faire lorsqu'on ne s'attend pas à pouponner ? Bref et dense, ce roman souligne la voix intérieure d'une héroïne moderne en proie à ses émotions.

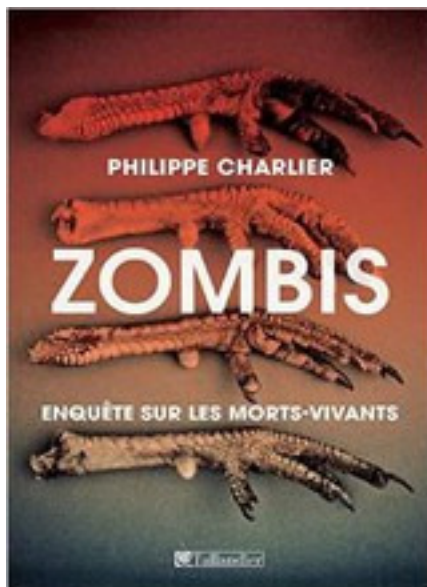
Derrière les mots, on devine bien sûr la sensibilité d'une auteure pleine de justesse, de tendresse et d'autorité, d'une intelligence brillante et qui possède le don du détail précis. Les anecdotes se suivent sans jamais se ressembler et constituent au final un joli puzzle qu'on assemble par plaisir et par envie de se laisser séduire par la joliesse de la manipulation du langage. Dès les premières pages, on est pris par la main et on suit sans effort le rythme de la progression. La magie de l'identification ajoute du plaisir là où il y en a déjà beaucoup. La lecture s'opère sans contraintes et

on n'en est que ravis.

Ed. Léo Scheer – 165 pages

Georgie Bartholomé

ZOMBIS



Les morts-vivants ne ressemblent pas aux monstres littéraires et ont tardé à faire leur apparition sur la toile. Le premier long métrage recensé a été attribué à Victor Halperin en 1932. Ce « White zombie » mérite plus que le mépris dans lequel les historiens sérieux n'ont pas tardé à le plonger. Quoique extrêmement théâtral, il a eu pour mérite de sortir de l'ombre une nouvelle catégorie de monstres et d'offrir à Bela Lugosi l'un de ses rares rôles crédibles. Loin de la horde furieuse de George A. Romero et de ses imitateurs italiens (Lucio Fulci, Umberto Lenzi, Lamberto Bava), le cinéma des années 30 s'est nourri de la superstition née dans les Caraïbes et qui alléguait que certains rites religieux pouvaient transformer les mortels en esclaves dénués de toute conscience et de toute volonté. Pour agir, le sorcier devait façonner une poupée d'argile ou en tissu et l'orner d'une mèche de cheveux ou la badigeonner de sang appartenant à la victime. Ce rituel païen s'achevait par des incantations ou par le sacrifice d'une volaille. Certains

prétendaient que la proie tombait en état de catalepsie, pour être inhumée et déterrée en secret, afin de devenir la servante aveugle du mage. Tout et n'importe quoi a été écrit sur ces créatures nées au cinéma. Philippe Charlier a enquêté sur le mythe et a engendré un ouvrage d'une belle